

Je voudrais dire merci à la vie, merci malgré un passé facile. La voix de l'espoir m'avait mise dans le droit chemin, m'aida à me retrouver par l'âme et le soit. Dans la lumière pour le divin, malgré le sang de mon histoire. Mes larmes devinrent une prière plus tard, je devins moi par la parole pure. La conscient fut enfin éveillée, une prise de conscience directe et par le savoir des anges. Un chemin, la voix de la sagesse malgré le noir de l'homme. Merci au mot : “ Espoir” !



Une vie difficile par des moments difficiles malgré l'Océan. Je grandissais comme un futur ruisseau dans le cercle d'une victime, celui d'un visage brisé. Il fut brisé par l'homme ! Une électricité dans un monde idolâtre, gris par des dénouements d'une pierre. La vie m'avait endurcie, mordue comme un vampire d'une famille, seule livrée à moi-même d'une vie pas comme les autres. Sans vivre une enfance comme une petite fille, comme une jeune fille, mais je devins plus grande par l'espoir d'un jour. Une grandeur, ma seule grandeur dans un sentiment par la foi. Mon visage était brûlé, salit par l'homme d'un acide par la haine. Mon âme me rattrapa, me redonna la chance, je revis enfin plus grande encore. Un voyage, une conscience, un futur repos dont je rêvais plus jeune en dépit de la maladie de l'homme, sa méchanceté. Je n'avais pas la chance d'une famille sereine, un chemin dure en perception et du manque d'un sentiment propre, mais la vie me donna plus encore : “ Le savoir vivre”. Celui dont je n'en avais pas senti l'odeur de plus petite, tout le long de ma jeunesse. L'espoir me vint, par ma fragilité, le sentiment propre me vint en rêvant d'être un jour. Me parents pensaient qu'à l'argent, le pouvoir, la destruction , je ne pensais qu'à l'amour du Divin. Un chemin pure par la marche de sang, un chemin d'acclamation par les étoiles. Mon futur chemin dans une liberté tant espérée, malgré une vie volée, battu, violée, marié de force dans un lavage de cerveau, enfermée, salit par mes parents, enfermée dans une prison psychologiquement... Voici mon histoire par l'encre d'une larme et l'Océan, malgré le premier jour en cauchemar comme le dernier jour, mais une conscience grande pour

un rêve d'une vie. Une histoire vraie par mon prénom, peut-être par les anges !

J'étais allongée sur l'herbe, mon esprit fut plongé dans le ciel par les nuages blancs. Tout me sembla éphémère, simple, je ne pensai pas. Cela me sembla nouveau comme un voyage sans fin, comme une première fois pour un jour nouveau, un rêve d'un jour dans l'espoir. L'odeur me nourrit par son parfum envoûteur, par son toucher de cette humidité par la pluie fine. Une pluie sans une larme coulante, sans ma larme de manque d'amour. Mais le temps me rattrapa, malheureusement, je dus rentrer dans cette maison, celle de mes parents, sans avoir de l'amour-propre, sans passion. Mon cœur ne vivait que de passion, d'un cœur brisé en soif de renaissance. J'avais faim, j'étais assoiffée chaque jour, chaque matin en me levant sans raison, en me levant avec l'idée de la méchanceté de mes parents. Qu'est ce que j'allais endurer ? Allais-je avoir des remontrances négligeant ? Ils avaient une boulangerie dans un petit village près de Toulouse, un village de plus de deux mille habitants avec des personnes âgées, des maisons, une petite école comme dans les années 50 d'un enseignement rigide et sympathique. Je me souvenais du premier jour de notre venue dans ce village, je découvrais un autre monde. Celui de la campagne avec l'odeur du pain frais, une autre architecture et un autre fonctionnement. Ils n'avaient pas évolué depuis la deuxième guerre mondiale, depuis la peste noire dans les années 1600.

À l'époque, le village était plus grand avec deux églises, mais il fut coupé en deux par l'épidémie. Cela dit, le bar du village n'avait pas bougé non plus et son épicerie également. Oui, j'eus l'impression d'être dans un autre temps, dans un espace-temps sans le Big-bang et du trou de ver pour une nouvelle année, un autre chemin dirigé par mes parents. Ce jour-là, j'avais compris que tout ne serait plus comme avant, mais que du nouveau dans la solitude, avec des camarades de classe enfantins. Là où on vivait au par avant près de Carcassonne à Alzonne, tous étaient plus évolués. On écrivait avec un stylo à plume, dont mon buvard était la rose claire. Je n'avais pas beaucoup de copine, mais je m'y sentais en sécurité, mon seul point d'attache était la maison qu'on occupait à 3 minutes de mon école. J'y allais à pieds, comme une routine dans le sourire par le parfum doux de ma mère et de sa voie douce. On'était bien, sans histoire, une famille. Puis nous voilà à St Léon, dans ce vieux village morbide, cela était pour mes parents. Je ne vivais que pour eux, de toute manière en dépit de mon jeune âge, je n'avais le choix de les suivre. À l'entrée de cette école, il y avait un jeune garçon qui fut habillé comme un paysan. Je vis une petite partie de son fraisier dessus son pantalon, cela me choqua. Il était gentil, il nous accompagna dans ma nouvelle classe de CM2, le maître nous attendit et tous les visages se posèrent sur moi. J'étais

timide, sans voie, sans savoir quoi dire et penser, je fus pommée. Pourtant, j'aimais la découverte, vivre dans la magie du nouveau, ressentir comme l'Océan par ses vagues. Nager et flotter comme une sirène, comme une jeune fille d'un sentiment riche, d'un coeur à combler. Mon beau-père était fière de me présenter, de se présenter comme le nouveau boulanger du village. C'était lui qui donnait la vie au village, donnait le pain aux gens chaque matin. Je devais me tenir, me faire discrète, pas trop parler pour donner bonne mine au commerce, le représenter en montrant une jeune fille bien éduquée. Se fut les consignes de ma mère, je la vus un sourire apeurée pour la première fois. Cela n'était que le premier jour et elle était déjà fatiguée, c'était le premier jour et je voulais que fuir, partir loin. Ici, ils disaient Maitre et j'avais l'habitude de dire Monsieur, de me lever pour parler avec la permission du professeur d'une tenue irréprochable et mieux habillé. J'étais ôté d'un vieux pantalon et d'une chemise, le même cartable Esméralda, la même trousse, des nouveaux cahiers pour un nouveau chapitre. Roger qui était le Professeur m'avait présenté devant toute la classe, il m'avait assise au fon de la classe de seulement vingt élèves. Le tableau était comme à l'époque, mais je n'allais pas avoir des coups de créés ici, ni de professeur d'histoire à getter ma trousse à la poubelle ! Il me semblait plutôt gentil, anodin. Je rentrais le midi pour manger, seule à la table, j'avais quand même mis la table pour trois d'une éducation par mon beau-père qui fut ancien Légionnaire. J'en étais fière, je le considérais comme mon père, il était là et cela fut ainsi car ma mère l'aimait. Pour la première

fois, je ne mangeais pas avec ma mère à écouter ses narrations, je ne me confiais pas et nullement dans ses bras à regarder la télévision. J'étais proche avec elle, très affectueuse, elle était beaucoup à l'écoute. Tout me sembla changé, j'en étais très loin de me douter que cela soit le commencement d'un livre de cauchemar. Ethan était au Fournil avec l'ouvrier, ils faisaient trois pétrins par jour. Ma mère travaillait à boutique qui donnait à la salle à manger, j'entendais la sonnette des clients à chaque minute sans pouvoir entendre la télévision. J'entendais tout de ma chambre aussi, comme si j'étais avec eux. Le bruit de la caisse, quand ma mère rendait la monnaie, quand le client partait. Au lieu de reprendre l'école le lundi et le vendredi à trois heures, cela fut comme tout les jours, je repris à deux heures ! Oui, j'étais dans une vie dans les années 50 et seule ! Mon frère était rentré dans un collège en quatrième, il prenait le bus pur y aller et cela ne le changea pas tellement. Le soir, quand il était rentré, il expliquait que les élèves étaient bizarres, gamins, je pensais pareille. Mon frère Mathieu changea son comportement, sa façon de parler, il voulait s'adapter à ici. Il m'énervait parfois, ne vivait qu'aux apparences, il voulait se faire aimer, paraître de tout point. Ma mère était comme cela aussi, je ressemblais à mon père intérieurement, mais physiquement le portait craché de ma mère. Une petite blonde aux yeux bleus verres, fins et petits comme une Bretonne, mais j'étais née à Tulle en Corrèze. Nous étions enfin le Week-end, j'emménageais ma nouvelle chambre, celle d'un sol sans moquette, plus grande et d'une vue sur l'école de musique du village qui était la maison de l'ancien



prêtre. J'entendais les cloches de l'église du village sonner pour la première fois de ma vie toutes les heures, j'avais mis mon bureau devant la fenêtre, je décidais pour la première fois la disposition de ma chambre toute seule. J'avais un nouveau lit pour deux personnes, celui que mon frère avait, j'étais comme une grande fille. Je me situais à côté de la salle de bain, plus petite et ancienne, un bidet pour les pieds. En me levant au petit matin, je sentais l'odeur du pain, des chocolatines fraîches et j'entendais ma mère. Je ne savais pas si je devais descendre ou rester dans ma chambre, je descendis prendre le petit-déjeuner. Il y avait des chocolatines pour déjeuner, je fus heureuse, flattée de cette attention. J'allais dire bonjour à Ethan en partant impressionnée, en voyant des couches grises pour déposer le pain étendu partout, des pelles en bois pour faire cuire de pain dans le four, des sac de farines avec du pain dur, des caisses pour maître le pain dedans pour les ouvrières pour les tourner le matin. Nous étions presque en l'en 2000, bientôt le passage en euros, bientôt une nouvelle monnaie. Je rentrais à la boutique, cela me sembla comme si je jouais à la marchande, mais réel. Marie avait le sourire, une grande politesse en donnant le pain aux gens. Elle échangeait aussi les Francs en euro, elle expliquait aux Papis et aux mamies la valeur de l'Euro comparé aux Francs. J'étais cachée derrière le jupon de mère en observant les gens, curieuse de leurs nouveaux comportements. Puis elle me donna du pain pour la poser sur le comptoir :

- Elle est mignonne votre fille. Fit la Vieille Dame.

- Merci. Avec le sourire de ma mère.
- Une vraie petite boulangère. Complimenta la vieille Dame.
- Et oui, il faut bien qu'elle apprenne ! Indiqua ma mère.

J'avais compris que j'allais apprendre à travailler, à servir dans la boutique, à apprendre à devenir grande en dépit de mes 11 ans. Je compris que la vie heureuse que nous avions dans le passé ne sera que du passé, juste un souvenir. Même si cela ne me changea pas, car je fus seule au monde à nouveau. Mon beau-père travaillait la nuit et dormait l'après-midi pour retravailler jusqu'à 20 heures. À Alzonne, il ne rentrait que le Week-end en tant que chauffeur routier. Le samedi, il nous apprenait de son éducation et celui de l'armée. Mon frère chouinait de ses caprices, il ne supportait pas l'autorité, il pleurait comme un petit garçon malheureux, il n'aimait pas Ethan. Mathieu était compliqué depuis le divorce de mes parents, il croyait être l'homme de la maison. Mais non, ma mère l'avait rattrapée, il devait se tenir comme un enfant, comme un enfant soumis aux parents. Il critiquait tout le monde, méchant et jaloux à la fois, jaloux de moi. Il me protégeait et en même temps ne m'aimait pas, il avait la haine intérieurement. Il était compliqué, savait me faire savoir que je n'étais rien, que je lui faisais honte devant ses nouveaux copains. Je n'étais pas à la mode par les petits moyens financiers de mes parents, mais nous n'étions pas nus. Ils disaient qu'à l'époque la vie était plus dure,

plus stricte, on devait se contenter de peu, car nous avions à manger et à dire merci.

Quand mon frère parlait à table avec ma mère, j'étais en retrait, je ne devais pas parler, je ne savais pourquoi non plus. Alors, je me taisais en restant dans mon coin, juste à écouter en apprenant de ses leçons intérieures. À cet âge-là, j'étais déjà réfléchi, solitaire, calme, observatrice. Puis, Ethan qui en avait toujours après Mathieu :

- Tiens-toi correctement ! On mange du pain après une fourchette et du fromage après un repas ! Arrête de bouder !

Avec ma mère, on ne disait jamais rien, d'ailleurs, je n'avais pas plutôt intérêt à répondre ! On ne passait jamais un repas sans entendre rouspéter, sans les caprices et conflits des garçons. Cela m'était lourd, j'étais jeune et ne comprenais pas tout. Avant, je regardais Zozo avec Ethan, dans ses bras, comme une fille à son père. Je ne bougeais pas, ressentais son amour, j'étais comblée. Aujourd'hui que dire, depuis notre aménagement, on ne parlait plus, juste les repas et le travail de mes parents. On devait apprendre à se débrouiller seul, à comprendre dans la réflexion seul, à supporter les sautes d'humeur par leurs fatigues. On devait grandir plus vite que le temps, je voulais garder l'âme de l'enfant. Mathieu passait son temps dehors, dans sa chambre comme un garçon dans la maltraitance. Même à Alzonne, il faisait son petit malheureux, racontait qu'Ethan le battait, faisait tout pour me faire punir et mentait déjà. Il était manipulateur, comédien, un peu

comme ma mère. Il arrivait à faire croire aux gens n'importe quoi, il fumait en cachette pour paraître grand, pour se donner un style d'adulte. Il les volait à ma mère et elle ne voyait rien, voulait me faire fumer également. La boulangerie faisait aussi Tabac, cela fut plus simple pour lui ! Cela dit, je n'étais plus en corvée d'aller au Tabac, ni à la boulangerie pour acheter du pain. Mais j'aimais bien y aller, avec la monnaie parfois, j'avais des bonbons, ici non malgré la vente. Ils devaient penser aux clients, ils disaient qu'un patron n'avait pas un grand salaire à la fin du mois, ni le même tous les mois comparés à un employé. Ma mère redécouvrait ce que cela était de travailler, elle ne travaillait pas dans le passé, pas depuis qu'elle était avec Ethan. Nous étions heureux à cette époque, surtout moi dans l'insouciance.

Aujourd'hui, je prenais conscience, la conscience de la préadolescence en avance. Je n'allais plus faire du sport, je ne boxais plus avec Franck et Dominique, je ne faisais plus de combat, je ne faisais plus rien et sans copinage. Juste la télévision, à entendre ma mère me rouspéter pour ranger ma chambre, certaines remontrances infondées. J'écoutais de la musique avec mon réveil dans ma chambre, avec ma guitare qui me tenait à cœur. De l'acoustique, je jouais naturellement sans savoir jouer, mon cœur tremblait. Ethan aimait m'entendre jouer, malgré la méchanceté de mère qui disait que je ne savais pas jouer. Elle me rabaissait tout le temps par sa jalousie psychologique, pour elle, je ne savais rien faire, je ne comprenais rien, une incapable. Elle passait son temps à dire à mes professeurs que j'avais un problème, à m'amener à voir un psychologue sans en avoir besoin, à inventer des problèmes ou

il n'y en avait pas. Cela fut son problème en dépit de son passé lourd, celui d'une grand-mère avec 9 enfants d'une éducation de la vieille époque. Elle disait que ma grand-mère était méchante, que je ne devais me plaindre. Mais tout ce qu'elle disait à ma grand-mère, je la croyais, mais j'avais l'impression qu'elle parlait d'elle-même. Je n'avais vu que très peu mes grands-parents, ils habitaient en Corrèze, on les voyait plus quand mes parents étaient ensemble. On habitait en Corrèze petit, puis nous avons déménager à Castelnau-d'Aud. Mon père Daniel travaillait pour Spanghero en boucherie dans une usine pour faire du Cassoulet, ma mère faisait le ménage la nuit. Je me souvenais encore de l'appartement avec quatre chambres, un grand salon, une cuisine américaine, une salle de bain avec une baignoire, nous étions dans le luxe total. Ma mère avait connu mon père à ses 16 ans, mon père était déjà marié avec ses 30 ans. Il avait deux enfants, Christophe et Guillaume. Je ne voyais plus Christophe, un fou dangereux Pédophile. Puis Guillaume, qui était placé dans un foyer au divorce de mes parents. Une histoire triste, celle de Guillaume et du manque de maturité de mon père. Daniel était très malheureux, il aimait toujours ma mère, il nous le répétait tous les 15 jours quand on y allait. Il habitait toujours dans l'Aude, dans une maison qui était le petit Fabris avec ma belle-mère. J'aimais beaucoup cette maison, un grand terrain, je partageais ma chambre avec Mathieu et nous faisions ce que nous voulions presque. On soufflait de chez maman, nous nous sentions plus libres. En même temps, ils étaient alcooliques, ils buvaient plus de quatre litres de vin par soirée, sans compter la journée. Nous étions